



**«Et si on parlait inconscient ?»**



**Novembre 2011**

Injonction formelle, ou bien encore interrogation de l'impersonnalité, cette énonciation ne peut ici que faire sensation. Mais de quel sens peut-il s'agir quand on mêle ainsi le langage et l'inconscient ; à croire toute fois qu'il y aurait du «ça parle» quand le on s'interroge au discours. L'impersonnalité qui se conjugue au sujet, semble-t-il en absence, nous invite à l'invitation convoquée d'une lecture de ce qui trame l'inconscient ; dans sa structure d'un semblant d'évidence à la réalité. La formulation qui se site en titre n'en fait nullement convocation à une exploration d'une thématique qui aurait pour destinée le traitement de ce creuset à découvrir que serait le «l'inconscient». L'absence délibérée de l'article, ne peut que nous apostropher d'une autre construction à venir, celle d'une invitation à une démarche d'acquisition, toute hypothétique d'ailleurs pour le moment, d'une autre langue que celle que nous semblons parler. Le «et si on parlait inconscient» pourrait s'apparenter d'un «et si on parlait mandarin ou bien javanais». À supposer que le «inconscient» soit une langue usitée par une quelconque population sur ce globe terrestre. Vous savez, je n'en doute pas, que cet idoine n'existe pas comme langage véhiculaire d'une société présente ou passée. Personne ne parle l'inconscient, mais comme l'invitation du titre, nous le somme à mi-dit, il est du «on» à parler inconscient. Telle est donc cette direction dont s'assemble mon propos à se venir, et d'une clinique de l'expérience analytique, que tant d'une visitation au sein du champ conceptuel de la psychanalyse. Comme il est de bon ton, du moins dans l'introduction, justement d'introduire ce qui ferait bruit de l'intention du scribe, si ce n'est la fureur de son insistance à marteler ses tablettes, mais sans qu'elles fissent loi, sauf à d'un «et si on parlait inconscient».

À la perte de la dernière ponctuation interrogative, ne peut que se faire l'injonction d'une nouvelle écriture du dit. Il aurait pu, du moins dans un premier semblant, paraître plus aisé de parler de l'inconscient. En somme comme l'invitation à souscrire à une présentation, relevant certes, du discours universitaire ou bien du Maître, de cette discipline honnie par certains et faite (a)dorée par d'autres. D'une présentation qui ne pourrait prendre que la figure d'une représentation celle de la carence, du fait de l'impossibilité à cerner la totalité du propos en question : l'inconscient. Est-ce à dire que tout discours sur l'inconscient demeure impossible, sauf à se renommer de Freud ou de Lacan, bien qu'ils n'en discoururent pas tant sur l'inconscient, que sur les traces de ses restes à se manifester dans les divers signes ou signaux faits apparent par le travail du psychanalyste. Parler de l'inconscient semble déjà bien de l'incongruité, comme le présente, du moins en apparence l'appropriation du travail du rêve. Si le contenu apparent ne s'en laisse compter que d'une incroyable histoire à, encore et encore coder

et crypter sous les fourches de la libre association, l'inconscient, pourtant voie royale s'en découvre que dans la peine du chemin de retour vers ce qui fût d'en des termes de refoulement. Plutôt qu'un parlé de l'inconscient, avec le travail au coeur des séquences du dit de l'analysant qui s'en arrivent du myst(R), ou de la rencontre avec le réel, il semble de s'assembler d'un ensemble d'éléments, qui à n'en point douter s'extrudent de l'inconscient, lui-même. Mais que ce soit, un lapsus, un mot d'esprit ou bien encore un trou de rêve, l'inconscient ne parle pas ; même à le dire à décoder, à déchiffrer ou plus exactement à chiffrer au service des chaînes signifiantes, il ne dit rien. Rien, au sens où on pourrait s'attendre à un discours audible, au nom de l'adage lacanien du : «l'inconscient est structuré comme un langage». Rien à s'attendre d'autre chose de ce qui se reçoit, du moins de la part de l'analyste, comme une somme, comptable d'éléments dont l'ensemble demeure encore inconnu. Ce ne sont donc pas les éléments en eux-mêmes qui fondent l'inconscient, mais dans ce qui fait structure tout comme le langage, par la métaphore et la métonymie. Le «si on parlait de l'inconscient» ne peut avoir de valeur que dans l'extériorité de la psychanalyse, dans ce qui s'éloigne du discours analytique. Certes, au delà de belles paroles qui pourraient s'égrener sur les rives d'un savoir académique, qui ferait intention d'expliquer, de démonstration, voire de preuve d'une quelconque véracité sur la nature de la réalité de l'inconscient. Mais à s'en vouloir demeurer sur les traces de la réalité, le réel ne s'en égare qu'à plus forte raison, celles des résistances, celles des conflits de la sphère du refoulé. Il serait temps temps ici, d'affirmer, avec un brin de ma-lit-ce, que l'inconscient ne peut que de sexe-exister, d'un presque tout, que ne fait nous inviter Freud à l'entendre. D'un sexe qui jaillit, à n'en pas douter au-delà des sphères du corps de chair, mais du corps du langage. À ne vouloir parler que «de l'inconscient», il y aurait grand risque à en venir au moi fort et à l'abandon même, car ce qui est de «de l'inconscient» ne peut s'appréhender que d'un autre langage. Certes, il ne se parle pas, mais il s'apprend, fait transmission, et surtout structure. D'un autre langage, d'un langage du Un, où la majuscule ne fait qu'introduire ce qui se penche à la différence, au manque. Du Un, non plus seulement comme un article indéfini qu'il est au sens grammatical, mais «l'Un des finis». «Des finis» comme ce qui s'échappe, du passé de l'infans, ne laissant parfois qu'un signifiant, encore à identifier aux maillons de sa chaîne. N'est-ce pas donc l'inconscient qui en viendrait à parler lui-même la langue torve à travers l'expression : «si on parlait de l'inconscient?»? N'est-ce pas de lui, que se viendraient le discours du Maître et le discours universitaire ; n'est-ce pas de son antre - le refoulement- mais aussi la jouissance- qui poserait le voile de cécité à tout écouteur naïf. La langue de

l'inconscient est celle de la corruption, comme on le voit avec le rêve, d'une corruption à masquer le Réel, ici prenant la forme justement de ce qui manque avec ce «si on parlait de l'inconscient». Parler de l'inconscient, c'est prendre le risque du moi fort, du déni de la nécessaire clarté de la fonction phallique, de l'indicible de la castration, du poison intellectuel qu'est le symptôme du non-dire. Si j'interroge le «si on parlait de l'inconscient», je ne puis y trouver qu'une évocation à la limite, celle d'une parcelle, peut-être d'un élément, dont le lien ou le rapport avec un ensemble ne pourrait pas être déterminé avec rigueur. L'élément étant la portion de ce qui s'accroche avec la parole, et donc bien la demande et le désir au-delà du mot. Les mots à poser sur une quelconque somme d'éléments appartenant à l'ensemble indéfinissable, l'inconscient, ne peuvent que tracer que ce qui fait limite, l'incomplétude. Le parlé de l'inconscient, s'il semble pouvoir spécifier aux attentes d'une rigueur du discours universitaire, n'en «baise» pas moins de l'ineffable constat de l'impossibilité du rapport sexuel. En décrivant l'inconscient, du moins en tentation de l'accomplir avec les outils d'autres disciplines, il se fait risque de se passer de justement de ce qui ne peut passer que par l'absence de la description et de sa volonté, ou de sa rigueur logique à appréhender ce qui est attendu, recherché, pour ne pas dire connu. La préposition «de», du «si on parlait de l'inconscient», renforce l'illusion d'une visibilité du soi-disant ensemble que serait renforcée par l'article «l'». Il semble ainsi que l'on puisse connaître ce dont on parle... Volontairement mes «on», de l'in-définition, montrent l'impossibilité à se «languer» de l'inconscient, sauf à s'en exister d'un bla-bla sans conséquence pour le dénouement. Du dénouement, il n'est pas en question ici de celui de l'inconscient, mais bien au contraire le seul qui puisse s'exister, celui de l'analysant, celui de sa libre association menant, non plus alors à parler de l'inconscient, mais à prendre à la lettre le «et si on parlait inconscient?».

### **La vraie langue, celle qui ne se parle pas.**

«Et si on parlait inconscient?» peut résonner, jusqu'à faire raison d'une nouvelle idiome, d'une nouvelle langue que les spécialistes en es-psychanalyse saurait usité pour... Mais pour quoi donc au fait. Pour communiquer ? Certainement pas, puisqu'il n'est pas question de communication, ni avec l'analysant, et encore moins avec l'inconscient. Il ne peut exister une conversation, où deux protagonistes partageraient, au travers d'une même langue, toute une série de données, avec la seule intention de partager ou bien pire de dompter l'autre, de le convaincre, de le dominer, à savoir imposer ses vues, ses intentions, ses conceptions. Mais rien de tel, dans le cadre de l'expérience analytique. Il n'y a pas de discussion entre deux personnes présentes, sauf

à considérer, en virtualisation le transfert qui mène l'analysant à se parler au travers des processus métaphoriques et métonymiques du discours de sa libre association. L'analysant ne parle pas inconscient, il est dans le non savoir de ce qu'il dit, dans ce qui s'implique, au-delà des mots prononcés par lui. Il y a du «ça parle» de lui, «ça sexe» de lui dans ce qui passe dans ses paroles, surtout celles qu'il ne reconnaît pas comme venant d'un ailleurs de sa conscience. Cet ailleurs est posté en découverte de sens, par les interventions de l'analyste, qui lui non plus ne parle pas inconscient. Mais il fait cause de l'inconscient, dans l'énonciation, le dire du dit. Décroché de la parole de l'analysant, il s'accroche aux chaînes signifiantes qui s'affleurent, d'une fonction d'Unconnu. Le «si on parlait inconscient» perd sa ponctuation interrogative à charge pour nous d'ne barrer aussi le «si» pour d'avenir d'un seulement «on parlait inconscient». D'une interpellation qu'il s'agirait d'effectuer à l'égard de inconscient, un instant apostrophé, comme à charge et décharge d'une anthropomorphisation nécessaire à ce constat d'interpellation : «on parlait» «inconscient». Où le «on» semble signer la réunion, l'assemblage de l'analysant et de l'analyse, réunis dans cette action commune qui conjugue le verbe parler, mais d'un indéfini, qui ne peut encore une fois que nous mettre sur la piste du Un. Mais cette simagrée du «on parlait» à l'encontre de «inconscient», comme censé devoir entendre ou bien même réagir à cette affirmation, n'est pas de mise, et ce quelque soit la place vis-à-vis d'une barre de signification. Le «on parlait» n'est ni identique, ni commun aux protagonistes de l'expérience analytique, sauf à aller se chercher de ceux et celles qui ne font que présence par le langage de leur absence dans le discours et dans l'état même de la rencontre, et à savoir, ce qui est de l'Autre. Personne donc ne parle ni à l'inconscient, avec d'ailleurs, mais «y'a dl'Un» qui s'en dit par le trou de la libre association, vue et entendu comme tel par l'analyste, jusqu'à son dit en place du manque, et ce, pour peu, que l'analysant peut s'y tendre comme la corde à noeuds du SIR Boromé. La langue qui ne parle pas, la langue de l'infans, là où les paroles sont encore celles du désir de l'Autre, mais où déjà s'instaure le désir de rêver pour venir en place d'une fin prédite d'une certaine fonction phallique, inaugurale du non-rapport sexuel à s'envenimer le désir. Le rêve lui non plus ne dit rien d'autre que de ce qui ne serait pas à dire, l'impossible au désir indicible.

Alors pourquoi, cette expression de vraie langue, justement parce qu'elle n'est pas et qu'elle n'a pas, non plus d'ailleurs. Non pas encore une énigme à la Sphynge, mais seulement d'un rappel, comme au théâtre à la fin de la représentation, celle de la castration, et de son maître de re-vue (pas pris), le phallus. Jamais parlée par les protagonistes, la vraie langue s'articule dans le champ de l'expérience analytique, de ce

qui fait manque, de ce qui vient en saugrenu ou ne vient pas le plus souvent. Mais qui, toujours s'installe au bord d'un dit, comme un dire prêt à surgir, et qui n'en finit pas de ne pas rugir du trou de la jouissance. Toutes ces petites exclamations déposées, presque à l'insu de l'analysant, et qui bordent l'impossibilité au langage.

- «Je ne sais pas pourquoi, mais je ne sais pas quoi dire aujourd'hui».

- «Ce n'est pas ce que je ressentais, mais je ne m'en souviens plus très bien».

- «Vous en avez de belles, vous, avec votre silence qui me vrille le corps».

La vraie langue, celle qui semble ne se dire que du bout des lèvres, comme une réticence à l'inavouable. D'un interdit qui n'en prend même pas le sens, au coeur de la raison, mais qui fait raison au langage du discours analytique. Comme Un celui ou celle, qu'il ou elle n'est pas, et ce sans le savoir, tout en s'approchant au fur et à mesure de l'instant fatidique d'une quasi-révélation. Et même, si celle-ci n'intervient pas dans l'instant temporel, il se construit dans l'instant des mises à bas des indéfinis. Alors le «si on parlait inconscient» peut devenir ce qui n'homme la structure d'une mise en éveil du réel, avec un «si» à lire comme S-I (symbolique - Imaginaire), et où le «on» se deviendrait l'emblème des indéfinis, qui eux pourraient alors être d'un «parlait» inconscient. À bon entendeur (c'est le cas à lui le dit), salut(a)si-on...